

« L'Autre patrie » : la France et la « jeune génération » des écrivains exilés

HÉLÈNE MENEGALDO

La patrie sans liberté ne m'est pas la patrie, mais la liberté sans la patrie, bien que très pénible, reste quand même la liberté.

Roman Goul¹.

*L'Autre Patrie*² : le titre est emprunté au livre de Guéorgui Adamovitch, poète et critique littéraire, « inventeur » de la « parižkaja nota » (la note parisienne), courant informel regroupant les représentants de la « jeune génération » dont il fut le mentor. L'ouvrage, rédigé entre 1941 et 1947, retrace le parcours de l'écrivain devenu émigré et décrit avec précision les différentes phases de l'adaptation au pays d'accueil, au terme duquel la France devient *L'autre patrie* – expérience partagée par nombre de ses jeunes confrères : les prosateurs et poètes Dovid Knout, Antonin Landinski, Iouri Felzen, Serge Charchoune, Boris Poplavski, Boris Zakovitch, Lidia Tchervinskaïa, Anna Prismanova, Alexandre Gin-

1. Roman Goul, cité in *Pisateli Russkogo Zarnbež'ja (1918-1940)* [Les Écrivains de la diaspora russe (1918-1940)], vol. I, M., R.A.N., 1993, p. 177.

2. Georges Adamovitch, *L'Autre Patrie*, Paris, Eglhoff, Éditions L.U.F., 1947.

ger, Anatoli Steiger et d'autres, auxquels il faudrait ajouter les « avant-gardistes » de la première heure – Valentin Parnakh, Mark Talov, Guéorgui Evangoulov, Boris Bojnev, les tenants de l'école de Vladislav Khodassevitch – Vladimir Smolenski, Iouri Mandelstam – ainsi que les membres du « cercle extérieur », les amis et relations qui formaient le milieu social naturel de ce groupe : Vassili Ianovski, Nicolas Tatischeff, Protsenko... Et les peintres bien sûr, unis aux poètes par une étroite collaboration à l'époque « dada » et qui participèrent ensuite à la revue *Čisla* (Les Nombres). Réduire la jeune génération aux seuls prosateurs et parmi eux, à quelques figures phares, c'est en donner une vision restreinte. Revenir sur les répercussions psychologiques de la guerre civile russe, retracer les parcours et le vécu de l'exil, préciser les variations que connaît l'image de la France, rappeler les conditions d'existence et de création dans le pays d'accueil permettra de poser en termes concrets la question des stratégies de survie et de reconnaissance sociale adoptées par les représentants de la jeune génération.

I. La « génération passée inaperçue » : un mythe ?

1 – *Les termes du débat*

Cette génération, c'est celle de très jeunes gens, encore adolescents au moment de la révolution, combattants de la guerre civile. Celle-ci terminée, ils se sont retrouvés à l'étranger. Peu d'entre eux sont entrés en littérature, mais ceux qui l'ont fait n'ont gardé aucun lien ou presque avec les organisations des forces blanches dont ils avaient fait partie. À l'étranger, ils se sentaient déboussolés et désorientés. Ce manque de repères se ressent nettement dans leurs écrits³.

L'auteur de *Russkaja Literatura v izgnanii* (La Littérature russe en exil), Gleb Struve, ressuscite en 1956 cette Atlantide oubliée de l'avant-guerre dont seuls quelques noms survivaient dans la mémoire collective – celui d'Ivan Bounine, prix Nobel 1933, de Dmitri Merejkovski, dont les romans avaient été traduits en français, de Marc Aldanov parfois. La même année, Vladimir Varchavski, dans *Nezamečennoe Pokolenie* (La Génération inaperçue), retraçait le destin ces « jeunes » écrivains dont il rappelait le martyrologe :

La mort tragique de Nikolai Gronski, Vladimir Dikson, Boris Poplavski, Boris Novossadov, le suicide d'Ivan Boldyrev, la disparition d'Aguéev et d'autres écrivains ; Boutkévitch, mort d'inanition dans un

3. Gleb Struve, *Russkaja Literatura v izgnanii* [La Littérature russe en exil], Paris, YMCA-Press, 2^e éd. revue et augmentée, 1996, p. 198.

hôpital marseillais ; le décès prématuré de Véra Boulitch, Karl Gerchelman, Irina Knorring, Ivan Savine ; Anatoli Steiger, décédé des suites de sa tuberculose ; pendant la guerre, Boris Wildé et Katz, fusillés par les nazis, et les morts dans les camps hitlériens : Raïssa Bloch, Mikhaïl Gorline, Evgeni Guessen, Iouri Mandelstam, Iouri Felzen⁴.

Nina Berberova, enfin, rafraîchissait « l'oubliée mémoire » de la France avec *C'est moi qui souligne*⁵ dont le succès permit au vaste public comme aux chercheurs de s'intéresser à l'héritage culturel de ces émigrés « qui avaient fait la France ». Les thèses et colloques sur l'émigration et en particulier sur les écrivains de la jeune génération sont actuellement en plein essor en Russie.

Cependant, si l'existence même de la littérature émigrée et de ses jeunes représentants n'est plus désormais contestée, la polémique des années 1930 ressurgit à propos du titre choisi par V. Varchavski, avec son clin d'œil à la « génération perdue » – terme inventé par Gertrude Stein pour les jeunes écrivains américains à l'époque où « Paris [était] une fête » et qui n'avait pas de connotation misérabiliste particulière. La récente réédition de l'ouvrage incriminé, complété et annoté par Oleg Korostelev et Maria Vassilieva, réactive le débat qui divise les spécialistes en deux camps. Plusieurs ouvrages dénoncent, à des degrés divers, le mythe de l'échec de cette génération et de l'invisibilité de ces écrivains. Ceux-ci auraient élaboré une mythologie culturelle comprenant « l'insistance sur l'isolement par rapport à la vie culturelle française, [...] l'accent mis sur l'échec artistique de la jeune génération émigrée et, enfin, [...] l'importance accordée au martyr physique et moral pour cette génération d'écrivains⁶ ». Leonid Livak précise que, « faute d'études approfondies sur la condition des émigrés et les circonstances de l'émigration, nous ne disposons d'aucune autre source d'information sur la vie d'exilé en France en dehors de

4. Vladimir Varšavskij, *Nezamečennoe Pokolenie* [La Génération inaperçue], New York, éd. Tchékhouv, 1956, p. 170-171. Rééd., M., Russkij Put', 2011.

5. Nina Berberova, *Kursiv Moj* [C'est moi qui souligne], 1^e éd. en anglais à Londres et New York, 1^e éd. en russe, complétée, à Munich en 1972. Rééd. : M., Soglasie, 1996. Publié en français à Arles, Actes Sud, 1989.

6. Leonid Livak, « Nina Berberova et la mythologie culturelle de l'émigration russe en France », *Cahiers du Monde russe*, 43/2-3, avril/sept. 2002, p. 463-464. Voir aussi L. Livak, *How It Was done In Paris*, Madison, The University of Wisconsin Press, 2003 ; Annick Morard, *De l'Émigré au déraciné*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2010.

celles que constituent les créateurs mêmes de cette mythologie⁷ », entre autres, Nina Berberova.

Olga Demidova décrit la vie littéraire des émigrés parisiens comme un jeu de rôle grandeur nature où, s'essoufflant « à jouer les rôles qui leur avaient été attribués en Russie », les membres de l'ancienne génération proposaient différents rôles et masques à leurs jeunes confrères : « Ensuite, chacun endossait le rôle du personnage choisi. [...] Montparnasse avait ainsi créé le type du jeune écrivain russe émigré – le type du “Montparno” russe⁸ ».

Selon la critique, choisir le meilleur rôle, la meilleure tactique garantissait une réussite sociale réelle pudiquement camouflée sous le masque de l'échec afin d'offrir aux générations futures l'image parfaite du « poète maudit ». Dans la même optique, poussée à l'extrême, l'un des chapitres de la thèse d'Irina Kaspé *Konstruïrovanie nezamečennosti* (De l'Invisibilité comme construction) s'intitule *L'Invisibilité comme institution*. L'auteur y affirme :

Le thème de la génération sacrifiée sert à dissimuler une réussite bien tangible [...] ; la rhétorique de l'échec devient ainsi l'un des discours dominants de la communauté émigrée, permettant de résoudre les problèmes de la distribution des places dans l'espace littéraire⁹.

Ce modèle d'une « génération passée inaperçue » serait donc le résultat de la mise en œuvre de stratégies bien précises par un groupe restreint d'écrivains : Boris Poplavski, Vladimir Varchavski, Iouri Terapiano et d'autres. Contre cette mythologisation, il s'agit donc, selon I. Kaspé, de décrire comment se met en place une « esthétique de l'absence » – posture critiquée, parfois violemment, par les partisans de l'autre camp.

Nous sommes à l'ère de la déconstruction : revisiter les mythes, les démonter est salutaire, à condition de ne pas les remplacer par leur exact contraire et de ne pas tomber dans l'illusion rétrospective : Maria Vassilieva remarque que le titre de Varchavski n'est pas

7. Leonid Livak, « Nina Berberova... », art. cit., p. 463.

8. Olga Demidova, *Metamorfozy v izgnanii: Literaturnyj Byt russkogo zarubež'ja* [Métamorphoses en exil : la vie littéraire de la diaspora russe], SPb., Giperion, 2003, p. 97 et 104.

9. Irina Kaspé, *Konstruïrovanie nezamečennosti* [De l'Invisibilité comme construction], www.dissercat.com/.../konstruïrovanie-nezamechennosti-mladshee-pokolenie-pervoi-volny-russkoi-literaturnoi-emigratsii. Voir également Irina Kaspé, *Iskusstvo otsutstvovat': Nezamečennoe pokolenie russkoj literatury* [L'Art de l'absence : la génération inaperçue de la littérature russe], M., NLO, 2005.

un programme, mais un constat, un bilan, « post mortem » pour nombre de ses confrères¹⁰. Sans nier l'existence de conflits internes et de rivalités littéraires, liés au désir de réussite et impliquant les stratégies usuelles dans toute micro société, il semble réducteur d'aborder ce groupe d'écrivains à l'égal de leurs confrères français, en se limitant au seul contexte littéraire : leur malaise existentiel et leur *Weltanschauung* seraient une pose commode, une tactique pour se conformer aux modèles littéraires occidentaux. Ne peut-on y voir aussi l'expression d'un vécu, d'un sentiment intime s'ancrant dans une expérience personnelle dont l'évocation ouvrirait d'autres pistes ?

2 – *Parcours d'exilés*

En effet, ces très jeunes gens ont été des combattants de la Première Guerre mondiale, des volontaires des armées blanches, des civils pris dans la tourmente d'une guerre fratricide. Cette période troublée connaît le phénomène des adolescents soldats¹¹ : les élèves des classes terminales sont mobilisés dans l'armée tsariste pour remplacer les officiers de carrière tués en masse dès le début de la guerre¹² ; démobilisés après le traité de Brest-Litovsk (1918), certains rejoindront les armées blanches, Antonin Landinski par exemple ou le cosaque du Don Nicolas Touroverov qui participe à la guerre à l'âge de 17 ans, puis à la guerre civile. D'autres s'engageront par goût de l'aventure, comme Gaïto Gazdanov, dont on connaît le parcours par son roman fortement autobiographique, *Věčer u Kler*¹³ (Une soirée chez Claire), mais il ne fut pas le seul. Vadim Andreïev, le fils de Léonide Andreïev, connu un destin parallèle : volontaire dans l'armée du Général Miller en 1919, il est évacué vers les rives du Bosphore et parqué dans les camps avec

10. Marija Vasil'eva, «K probleme "nezamečennogo pokolenija" vo francuzskoj literature» [Le Problème de la "génération inaperçue" dans la littérature française], *Russkie Pisateli v Pariže*, M., Russkij Put', 2007, p. 44.

11. La guerre contre l'Allemagne avait provoqué une inflation phénoménale du nombre des officiers : aux 40 000 officiers de carrière s'ajoutent autant d'enrôlés, en même temps qu'est mise en place une formation accélérée de 3-4 mois, 6 mois pour les spécialistes. Devenaient officiers tous les conscrits ayant terminé leurs études secondaires : instituteurs, petits employés, enfants de prêtres ou de paysans riches forment le gros de ces « officiers de la guerre » qui ne sont pas des militaires à proprement parler.

12. Roman Goul, mobilisé en 1917, est envoyé au front l'année suivante.

13. Gaïto Gazdanov, *Věčer u Kler*, Paris, éd. Povolotzky, 1930.

« les débris des armées blanches ». Il s'enfuit pour étudier au lycée russe d'Istanbul qui sera évacué à Choumen, en Bulgarie, et après Berlin, rejoint Paris où l'attend un labueur d'ouvrier. Vladimir Smolenski, encore adolescent, combat dans les rangs de l'armée Wrangel ; son père est fusillé sous ses yeux par les Rouges. Nicolas Tatischeff, dont le père, gouverneur de Iaroslavl, avait été emprisonné puis fusillé par les bolcheviks, s'engage sous une fausse identité chez les Rouges pour gagner le sud où il rejoint l'armée des Volontaires. Ayant perdu ses quatre frères et malade du typhus, Ivan Savine, volontaire chez Denikine, tombe aux mains des Rouges ; après deux ans d'emprisonnement, le jeune poète réussit à s'enfuir et termine sa courte vie en Finlande. Boris Poplavski, âgé de quinze ans, quitte Moscou en 1918 et traverse toute la Russie avec son père, dans des conditions que les souvenirs de Nadejda Teffi permettent d'imaginer¹⁴. En mars 1919, c'est l'évacuation de Yalta à Istanbul, puis le retour en Russie en juillet de la même année : Novorossiïsk, Ekaterinodar, Rostov sur le Don :

À Rostov, au milieu de blessés pouilleux, je découvre Nietzsche [...]. Une marche militaire sur le boulevard [...] gardez votre calme, aucun danger ne menace la ville [...] ça veut dire, encore une évacuation [...] ¹⁵.

En décembre 1920, Boris est à Prinkipo. En 1921, départ d'Istanbul pour Marseille : quatre voyages maritimes, le dernier seul dans des conditions relativement confortables.

3 – *Vers d'autres rivages*

Nabokov, absorbé dans une partie d'échecs avec son père, quitte Sébastopol sans émotion apparente ; mais le cavalier n'a plus de tête, le jeu est incomplet, l'adolescence est terminée¹⁶. L'instant de la séparation d'avec la patrie est présent chez les mémorialistes « ordinaires » comme chez les poètes (Touroverov, Poplavski) : *Uxod iz Jalty* (Départ de Yalta), et les prosateurs – Gazdanov, Nadejda Teffi :

Le bateau tremble, une fumée noire le suit. Je regarde, les yeux grands ouverts, à en avoir mal. Je ne bougerai pas d'ici. Et, comme la femme

14. Nadežda Teffi, *Vospominanija* [Souvenirs], Paris, LEV, 1980.

15. Boris Poplavskij, «Domoj s Nebes» [De Retour sur terre], *Proza*, M., Soglasie, 2000, p. 396.

16. Vladimir Nabokov, *Drugie Berega* [D'Autres Rivages], M., DEM, 1990, p. 146.

de Loth, figée, statufiée – pour les siècles des siècles, je verrai ma terre s'éloigner doucement de moi¹⁷.

La suite, ce qui se cache derrière les mots récurrents dans les biographies des exilés – « évacué à Constantinople » – cette réalité qu'on peine à imaginer, hantera Irina Knorring qui fit la traversée jusqu'à Bizerte dans les cales d'un des navires de guerre de la flotte russe où étaient entassés les civils. Ilia Zdanevitch relate l'arrivée à Constantinople de la flotte russe de l'amiral Wrangel transportant les rescapés de l'Armée blanche, vision cauchemardesque qu'il a pu observer de près : les soldats entassés sur les ponts, debout, mourants et morts coincés entre les vivants, n'ayant eu rien à boire ni à manger durant toute la traversée¹⁸.

Le poète Nicolas Stanioukovitch, évacué à Gallipoli avec l'armée du général Wrangel, évoque dans son poème épique *Gallipolijskij Smotr* (Revue à Gallipoli), ce « camp de la mort lente ». D'autres connaîtront la fuite à travers la Russie, comme le peintre Constantin Terechkovitch ou Ivan Boldyrev, arrêté à Moscou en 1923 pour « propagande antibolchevique », emprisonné, puis exilé en Sibérie. Il parvient à s'enfuir et, après des mois d'errances, traverse la frontière polonaise. Emprisonné en Pologne, puis relâché, Boldyrev gagne la France où il travaille d'abord comme ouvrier dans l'Est avant de gagner Paris.

4 - La mémoire traumatique, les vertus de l'oubli et le retour du refoulé

Les récents travaux sur les rêves traumatiques et la mémoire génocidaire ont mis en lumière la relation entre des phénomènes individuels, comme l'oubli du passé, et les manifestations collectives – guerres, révolutions, catastrophes – où semble se manifester une amnésie identique. Cependant, par un mécanisme bien connu, ce qu'on veut oublier refait surface sous la forme des symptômes et des rêves récurrents : une expérience émotionnelle non élaborée se transforme en désordres psychosomatiques, les scènes traumatisantes alimentent la production onirique et réinvestissent ainsi l'imaginaire. Même absentes du conscient, elles donnent sa coloration au vécu actuel, elles sont un prisme pour regarder le monde.

17. Nadežda Teffi, *Vospominanija*, op. cit., p. 265.

18. Iliazd [Ilia Zdanévitch], *Pis'ma Morganu Filipsu Prajsu* [Lettres à Morgan Philips Price], préface de Režis Gejro [Régis Gayraud], M., Gileja, 2005, p. 77. À bord des 126 bateaux partis le 11 novembre 1920 des cinq ports d'embarquement de Crimée, 146 000 personnes avaient pris place au lieu des 75 000 prévues.

Or, la participation à la guerre civile est un traumatisme majeur « qui exerce une action destructrice, irréparable », précise Gajto Gazdanov¹⁹.

Poplavski effacera toute trace de sa vie antérieure à 1923, année de son retour de Berlin : il a « déchiré son billet pour le passé » dont la fugitive évocation, attribuée au narrateur Oleg, n'apparaît qu'aux toutes dernières pages de son roman *Domoj s Nebes* (De Retour sur terre). Il vit son équipée sur les routes de l'exil comme une hallucination d'où il s'échappe dans l'univers des livres :

Cela se déroulait comme dans un rêve, dans un improbable et triste délire... la vraie réalité, c'était Nietzsche, Schopenhauer et, sur les monts de cristal, ivre de lumière et du sentiment d'être perdu, un surhomme aux étroites épaulées²⁰.

Les combats et l'exode sont souvent vécus dans cet état quasi somnambulique où l'individu est comme extérieur à ses actions, à son corps parfois. Ce dédoublement de la personnalité, réaction de défense face à une réalité insupportable, pourra persister et nourrir le thème du double, récurrent dans l'œuvre de Poplavski – pensons à *Apollon Bezobrazov* et à des poèmes tels que « Dvoecarstvie » (Le Royaume double) – et dans celle de Gazdanov : « Toute ma vie, j'ai souffert d'un insurmontable dédoublement [...] », « J'ai souvent des absences, comme si je dormais debout », « La dualité de mon existence m'est devenue une habitude²¹... », affirme le narrateur de *Nočnye Dorogi* (Chemins nocturnes). Chauffeur de taxi la nuit, il accomplit ses trajets « dans un état semi-somnambulique », il souffre de réminiscences et du « poids des souvenirs » qui encombrant sa représentation de la réalité. L'épisode du meurtre dans *Prizrak Aleksandra Volfa* (Le Fantôme d'Alexandre Wolf) s'accomplit dans ce même état second et, rétrospectivement, évoque *L'Étranger* de Camus.

Ces sentiments d'étrangeté, d'absence au monde, d'angoisse et d'apathie dépressive seront les composantes de l'état d'esprit « décadent », morbide (« poxoronnye nastroiënija ») que Guéorgui Fedotov reprochera à la jeune génération : le recueil de poèmes de Boris Bojnev s'intitule *Bor'ba za Nesuščestvovanie* (Combat pour la

19. Gajto Gazdanov, «Prizrak Aleksandra Vol'fa» [Le Fantôme d'Alexandre Wolf], *Sobranie sočinenij v 3-x tomax*, M., Soglasie, 1996, t. II, p. 84.

20. Boris Poplavskij, «Domoj s Nebes» [De Retour sur terre], *op. cit.*, p. 396.

21. Gajto Gazdanov, «Prizrak Aleksandra Vol'fa» [Le Fantôme d'Alexandre Wolf], *op. cit.*, p. 26 et 29.

non-existence), celui de Vadim Andreev – *Nedug Bytija* (La Maladie de l'Être). L'individu est tourmenté par la culpabilité d'avoir participé à cette guerre fratricide, trahi sa patrie, abandonné ses proches. La culpabilité essentielle d'être encore vivant. Les tendances suicidaires, l'alcool ou la drogue sont des tentatives de fuir les souvenirs obsédants qui font retour dans les rêves et les cauchemars. Ainsi, Vladimir Smolenski demeurera hanté par la mort de son père, et Nicolas Tatischeff, après une tentative de suicide, sera obsédé par des cauchemars :

Je rêvais souvent de la guerre à Paris, dans ma chambre d'hôtel bien chauffée [...]. Je suis pris et je ne suis pas prêt pour l'interrogatoire. C'est la fin. On va m'emprisonner [...]²².

Les thèmes du départ et du voyage, les images récurrentes de la mer, des bateaux, des trains, des naufrages hantent les écrits de Gazdanov, Poplavski, Nabokov, ainsi que les métaphores de la mémoire et de l'oubli ; le rappel du passé est explicite dans les poèmes, ceux, entre autres, d'Antonin Ladinski (« Begstvo » (La Fuite), « Arkhangelsk »), Vladimir Smolenski (« Nad Černym Morem, nad Belym Krymom » (Au-dessus de la mer Noire, au-dessus de la Crimée blanche)). Dans sa « Ballade de l'année 20 », composée en 1924 à Bizerte, Irina Knorring ressuscite les terribles images de la guerre civile et de l'exode. Constatant qu'il lui a été impossible de surmonter ces épreuves, elle s'exclame :

Pourquoi, en l'an 1920
Encore enfant, m'a-t-on emmenée
Loin de ma terrible patrie
Loin de la faim, des prisons et des morts²³.

II. Paris – Ville lumière ?

1 – L'Aspect de la ville, le premier contact

Ce sont les différentes voies d'arrivée à Paris qui déterminent le premier contact avec la capitale de la « nouvelle patrie » des réfugiés :

La ville n'éblouit pas, contrairement à ce qu'on m'avait dit et redit depuis mon enfance. À la sortie de la gare du Nord, je m'attendais à une féerie immédiate d'animation élégante, à une sorte de Métropolis

22. Anatolij Višnevskij, *Perepvačennye Pis'ma* [Lettres volées], M., O.G.I., 2001, p. 107.

23. Poème cité in *Pisateli russkogo žarubež'ja* (1918-1940), *op. cit.*, vol. II, M., 1994, p. 16.

adaptée au goût français et je fus assez déçu en regardant les pauvres maisons dans la grisaille d'une froide matinée d'octobre, et le chat qui traversait paresseusement la place pour aller fouiller dans les poubelles d'en face [...]²⁴.

Guéorgui Adamovitch note que, par rapport à Berlin, on constate à Paris un certain relâchement et que la « ville accueille le visiteur sans se farder ». Cette déception est partagée par les exilés « privilégiés » arrivant de Berlin, troisième capitale russe jusqu'à 1924, où la vie était bon marché grâce au cours très bas du mark.

Malgré la connaissance de la langue et de la culture françaises, partagée par Guéorgui Adamovitch, Vladimir Dikson, Lazare Kelderin, Nicolas Otsoup, Valentin Parnakh, Vladimir Pozner, Boris Poplavski et d'autres, l'acclimatation n'est pas immédiate. C'est « un véritable et très lent procès de reconnaissance et de reconstruction » qui aboutit, pour le réfugié, à « la joie de pouvoir reconnaître comme sien ce qu'il croyait étranger²⁵ ». La communauté regroupée à Montparnasse autour d'expatriés parfois plus anciens, joue un rôle essentiel pour la jeune génération en fonctionnant comme un sas permettant une intégration progressive sans rejet ni assimilation, comme en témoigne Serge Charchoune :

Je me suis retrouvé dans une sorte de capitale russe. Il y avait là des intellectuels, des écrivains russes, j'étais très heureux, et j'ai vécu non pas seulement dans une colonie russe, mais presque en Russie. Entre nous, nous organisons des réunions en plein Montparnasse. C'est d'ailleurs là que j'ai commencé ma carrière en tant qu'écrivain russe²⁶.

Pour le peintre Pinkus Krémègne, sa nouvelle patrie, c'est « La Ruche, cette grande fourmilière russe du passage Dantzig » où trouve refuge « l'internationale des arts » bohème et désargentée. « Tout le monde vivait très mal, mais on se partageait un morceau de pain », se souvient Krémègne²⁷.

« Le carrefour du Montparnasse est le centre du monde », proclame le catalogue de la deuxième exposition organisée au café Parnasse par le critique d'art Serge Romov. Les contacts entre avant-gardistes russes et français se concrétisent par des manifesta-

24. Georges Adamovitch, *L'Autre Patrie*, *op. cit.*, p. 32.

25. *Ibid.*, p. 39.

26. Témoignage de Charchoune enregistré par Jean-Marie Drot pour sa série de documentaires sur le Montparnasse de l'entre-deux-guerres, *Les Heures chaudes de Montparnasse*, tournés entre 1961 et 1963.

27. Catalogue de l'exposition Krémègne au Pavillon des Arts, Paris, 1993, p. 40.

tions communes : conférences, expositions, « bals russes ». Cependant, l'échec de la *Soirée du Cœur à Barbe*, sabotée par les surréalistes, marque la fin de la tentative de synthèse entre le mouvement « dada » et le futurisme russe d'Ilia Zdanévitch : Charchoune restera le seul dadaïste russe. De plus, la présence de ces contestataires n'est pas du goût de tous : le critique Camille Mauclair déplore qu'on ne soit plus en sûreté à Montparnasse, car « des bandes de poèteureaux furieux jouent les apaches en amateurs, et démolissent un bar qui leur déplait²⁸ ».

2 – *L'Air de Paris*

Paris joue un rôle essentiel dans l'acceptation de la France : « Si j'aime la France, c'est surtout à travers Paris²⁹ », confesse Guéorgui Adamovitch. « Ce qu'il y a de merveilleux dans cette ville, c'est qu'elle encourage à vivre, et petit à petit, suggère l'idée d'une réconciliation possible³⁰. »

Durant les « vingt glorieuses », de 1919 à 1939, avec près de 45 000 Russes installés dans la capitale et sa proche banlieue, Paris devient le pôle d'attraction de toute la diaspora russe, son centre politique et culturel. « Les gens sont bien installés, bien intégrés dans la vie de leur pays d'adoption tout en restant Russes par la culture et le mode de vie³¹ », constate en 1933 Iossif Guessen, l'ancien leader du parti K.D. Constatation valable surtout pour les anciennes classes possédantes, ou pour ceux qui avaient pu terminer leurs études à Paris dans de bonnes conditions, comme Iouri Mandelstam ; Gaïto Gazdanov, lui, sera clochard puis vivra dans des baraquements et sera laveur de wagons avant de devenir chauffeur de taxi.

Cependant, ceux qui ont goûté l'air de Paris ne peuvent plus s'en passer, même ceux qui lui étaient hostiles au départ, comme l'écrivain Boris Zaïtsev. Guéorgui Adamovitch constate :

Il est bon d'avoir vécu à Paris, même si on n'est doué que d'un goût assez médiocre pour les lettres et les arts [...]. Il est bon d'avoir pu

28. Camille Mauclair, *Les Météques contre l'art français. La Farce de l'art vivant*, t. II., Paris, Éd. de la Nouvelle Revue Critique, 1930, p. 43.

29. Georges Adamovitch, *L'Autre Patrie*, *op. cit.*, p. 25.

30. *Ibid.*, p. 38.

31. I. V. Gessen, *Gody izgnanija* [Les Années d'exil], Paris, YMCA-Press, 1979, p. 251.

respirer l'air de Paris. [...]. Si je devais quitter définitivement Paris, je ne m'en remettrais jamais³².

L'air de Paris est particulier, confirme un autre écrivain, Vassili Ianovski, car l'« une de ses composantes est la complexe molécule de l'originelle LIBERTÉ [...] qui transfigure comme par miracle la vie dans sa totalité ». L'écrivain, exilé en Amérique en 1940, se souvient que toute sa génération a vécu dans l'angoisse de perdre ce Paris où elle connaissait la misère et les privations, mais où « le pain blanc français et le petit vin rouge étaient les mêmes pour tous, et où la conception romaine de la nationalité comme bien juridique, sans distinction de race ou de religion, nous fut une véritable révélation³³ ». Boris Poplavski confirme :

Bien sûr, la liberté démocratique n'est pas absolue, car la police cogne et disperse les manifestations, mais tout, ici, est affaire de nuance : s'il est permis de taper, on n'a pas le droit de tirer et [...], malgré les pertes considérables subies par la compagnie, les chauffeurs continuent à toucher leurs allocations chômage, et ce, au vingt-huitième jour de grève ; par conséquent, tout n'est pas aussi simple, dans le marécage démocratique, que le pensait Marx³⁴.

Cette liberté personnelle, inconnue sous le régime tsariste, permet finalement de supporter la vie de l'exil. Ainsi, affirme Guéorgui Adamovitch, « il existe des émigrés qui ne voudraient plus échanger contre rien au monde l'inutile et terrible affranchissement de leur être, si lourd au début³⁵ ».

3 - *L'Envers de la liberté : vivre le déracinement*

Le déraciné, « c'est un homme nu, extirpé de la terre comme une mandragore », rappelle Poplavski au début de son roman *Domoj s Nebes* (De Retour sur terre). L'envers de la liberté c'est, bien souvent, le dénuement, la solitude, un travail exténuant, la chambre d'hôtel minable dont le lit sert par roulement à deux locataires, voire plus. Sous la plume de Poplavski, c'est un narrateur collectif qui décrit ce morne quotidien :

32. Georges Adamovitch, *L'Autre Patrie*, *op. cit.*, p. 32.

33. Vassilij Ianovskij, *Polja Elisejskie* [Les Champs-Élysées], SPb., Puškinskij Fond, 1993, p. 105 et p. 52.

34. Boris Poplavskij, *Sobranie sočinenij v trëx tomax* [Œuvres en 3 vol.], t. III, M., Russkij Put' – Soglasie, 2008, p. 401. Il s'agit d'une grève très dure des chauffeurs de taxi parisiens en 1934.

35. Georges Adamovitch, *L'Autre Patrie*, *op. cit.*, p. 36.

Je déchargeais des wagons, surveillais les courroies des machines-outils et, dans les restaurants, plongeais d'un geste hystérique des centaines et des centaines d'assiettes sales dans l'eau bouillante. Le dimanche, je dormais sur le parapet des fortifications, vêtu d'un costume neuf bon marché et chaussé de souliers d'un jaune tout à fait inconvenant. Ensuite, je dormis sur des bancs et, dans la journée, quand mes amis étaient au travail, sur leurs lits défaits, au fond de chambres d'hôtel grises et étouffantes à en devenir tuberculeux. Comme tous les miséreux, je me rasais et me coiffais avec soin³⁶.

Sauf rares exceptions – Boris Bojnev est copiste de musique, Vassili Ianovski, médecin –, écrivains et poètes de la jeune génération exercent un métier manuel. Gaïto Gazdanov est chauffeur de taxi, Dovid Knout, après divers métiers, tient une épicerie, d'autres sont laveurs de carreaux, ouvriers. Ivan Boldyrev travaille dans la métallurgie à Colombelles, en Normandie : huit heures de travail par jour en plein courant d'air ou sous la pluie, quatorze ouvriers par chambrée, impossible de s'isoler ou d'écrire. C'était avant le Front populaire et les conventions collectives, avant la sécurité sociale et les congés payés avec, au mieux, un jour chômé par semaine. Rappelons aussi que seule la revue *Sovremennye Zapiski* (Les Annales contemporaines) rétribuait ses contributeurs, même occasionnels, alors que la collaboration à *Čisla* (Les Nombres), organe de la jeune génération, fut entièrement bénévole, faute de moyens : il était impossible à des écrivains débutants de vivre de leur plume.

La situation devient encore plus difficile quand la crise des années trente frappe les émigrés de plein fouet : licenciements, chômage, expulsions ; des parents se suicident avec leurs enfants qu'ils n'arrivent plus à nourrir. La ballerine Nina Tikanova témoigne :

La situation financière de notre famille était alors catastrophique. Le loyer était impayé, l'électricité coupée, et lorsque le crédit chez l'épicier était tari, nous vivions de pain et de café. Dans le 15^e arrondissement, les gens comme nous abondaient³⁷.

Nina Berberova se souvient qu'à ce moment-là³⁸, Vladislav Khodassevitch envisageait le suicide :

36. Boris Poplavskij, *op. cit.*, t. II, p. 9.

37. Nina Tikanova, *La Jeune Fille en bleu*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1991, p. 113.

38. « L'ombre de la peur », apparue dès le premier séjour de Khodassévitch à Paris en 1924, n'allait plus quitter le poète qui souffrit d'un état dépressif jusqu'à sa disparition en 1939. Voir N. Berberova, *C'est moi qui souligne*, Actes Sud, Arles, 1989, p. 223-243.

Il comprenait qu'il n'y avait plus de retour possible et que bientôt il ne serait plus publié dans les éditions soviétiques. Pour la première fois planait sur nous l'ombre de la peur³⁹.

De plus, la réaction nationaliste s'amplifie : Camille Mauclair publie en 1930 *Les Métèques contre l'art français*, brûlot dirigé contre les « Montparnos ». Le critique dénonce le « bolchevisme pictural » et ces « métèques [qui] s'installent chez nous pour juger nos artistes sans posséder le sens intime de notre race⁴⁰ ».

III. Visions contrastées

1 – *Acclimatation : Gaïto Gazdanov vs Boris Poplavski*

Le processus d'appropriation de la ville est fonction de l'expérience existentielle de chacun. Poplavski, à son arrivée, voit en Paris une Babylone moderne, digne de l'esthétique futuriste :

La ville nous enfante par la fente du métro [...]
Et, couronnée de gaz bleuté
Babylone accueille les Perses nouveaux...⁴¹

Gazdanov, lui, découvre la ville encore moyenâgeuse derrière la brillante façade du décor pour touristes. Il brosse un tableau rappelant Jérôme Bosch de la faune qui peuple le quartier des Halles ou la place Maubert – invalides, prostituées enfants et mendiants. L'auteur d'*Une Soirée chez Claire* décrit Montparnasse en termes rappelant ceux de Camille Mauclair relatant le sabbat des « invertis, morphinomanes, alcooliques et érotiques [...] dans des décors de toiles peintes par des mattoïdes internationaux et dans des clameurs d'Aïssaouas⁴² ».

Le journal de Poplavski présente une âme révoltée contre l'ordre social, le mode de vie bourgeois et l'atmosphère familiale, oppressante, qu'il décrira plus tard ainsi dans une lettre à Iouri Ivask :

Mes parents menaient grand train, mais, malgré leurs séjours annuels à l'étranger, brimaient et persécutaient leurs enfants. Notre maison était une sorte de prison et, pour moi, l'émigration fut une chance⁴³.

39. *Ibid.*, p. 223.

40. Camille Mauclair, *Les Métèques contre l'Art français*, *op. cit.*, p. 101.

41. Boris Poplavski, poème inédit.

42. *Ibid.*, p. 42.

43. Boris Poplavskij, *op. cit.*, t. III, p. 480.

Ce rejet de son milieu d'origine explique que le poète accueille la révolution et l'exil comme une libération :

Comme c'était bon, comme c'était merveilleux de fuir, de tout abandonner, de se sauver en charrette sur les routes ukrainiennes [...]. Dissipe-toi, disparais dans l'espace, ô mon appartement [...]. Maudite prison, sombre, immense, couverte de housses blanches...⁴⁴

Attribuant une valeur positive à l'émigration, le poète se sent chez lui à Paris, il adopte la dégaine et le parler du « populo » parisien et défend, contre Nicolas Berdiaev, la démocratie du pays d'accueil. Montparnasse lui apparaît comme l'arche de Noé de la Russie future. Le processus réussi d'appropriation de l'espace étranger s'incarne dans l'expression : « Paris, Paris, ô ma Russie d'asphalte... ».

La patrie du jeune émigré, ce n'est ni la Russie, ni la France, mais Paris [...], avec seulement une lointaine projection sur l'infini russe, comme Athènes ou Ios étaient la patrie de l'écrivain grec, avec une projection secondaire sur l'immense monde antique⁴⁵.

C'est depuis l'espace parisien devenu son centre du monde que Poplavski observe la réalité environnante aussi bien que la Russie, tandis que pour beaucoup, c'est encore la patrie réelle, la Russie, qui joue ce rôle, détermine le point de vue, dicte le système de valeurs, interdit, finalement, de s'insérer dans un espace qui reste étranger.

2 – *En Quête de reconnaissance : confrontation avec l'ancienne génération*

« Du passé faisons table rase » pourrait être le slogan des jeunes avant-gardistes, peintres et écrivains, réunis à partir de 1921 autour de Serge Romov, puis d'Ilija Zdanevitch. Révolte contre les pères et les institutions établies, rejet du passé russe – la contestation est d'ordre esthétique aussi bien que politique⁴⁶. Le groupe crée ses propres organisations (*Gatarapak*, *Čerez* (À travers), *Kanarejka*), éditions (41°, *Éditions du Chêne vert*) et la revue *Udar* (Le Coup) dirigée

44. Boris Poplavskij, *Proza*, op. cit., M., p. 396.

45. Boris Poplavskij, *Sobranie sočinenij v trëx tomax*, op. cit., t. III., p. 125.

46. En témoigne Vadim Andreïev : « Poplavski, le premier, m'a fait connaître les noms d'A. Ginger, B. Bojnev, Iliazd et m'a dit qu'à Paris, en dehors de Bounine, Merejkovski et Hippius, il y avait des "jeunes", en désaccord avec les "anciens" sur les plans esthétique et aussi politique». V. Andreev, *Istorija odnogo putešestvija* [Histoire d'un voyage], M., Sovetskije Pisateli, 1974, p. 304.

par Serge Romov. Proches des groupes moscovites *Makovets* et *Lef*, les « udarniki » – Ilia Zdanevitch, Alexandre Ginger, Boris Bojnev – sont très méprisants à l'égard des « vestiges du passé » que sont à leurs yeux les écrivains émigrés : ils qualifient Merejkovski, Zinaïda Hippus et leur ami Dmitri Filosofov de « sandwich littéraire ». Constantin Terechkovitch attaque les représentants du *Monde de l'Art* dans son article, « La honte de l'art russe au Salon d'Automne ». Ces avant-gardistes, proches des dadaïstes français, cherchent à promouvoir les contacts avec la Russie soviétique, s'excluant ainsi eux-mêmes du milieu littéraire de l'émigration.

Ce dernier est conservateur sur le plan esthétique aussi bien qu'éthique : pas de sexe ni de grossièreté en littérature, pas de *çaoum* non plus. Vladislav Khodassevitch définit dès 1923 son « art poétique » en nette opposition au futurisme, Adamovitch préfère l'expression malhabile de sentiments authentiques aux recherches formelles. En 1936 encore, dans l'anthologie *Jakor'* (L'Ancre) les critiques se réjouissent de ce que les « jeunes » ont renoncé au futurisme, maladie infantile de la poésie émigrée. En effet, l'échec de *la Soirée du Cœur à Barbe*, sabotée par les surréalistes, marque la fin de la période « dada » et des « bals russes⁴⁷ », organisés en collaboration avec les confrères français. Boris Bojnev adopte une écriture plus classique, Ilia Zdanevitch et Alexandre Ginger quittent la scène littéraire, Valentin Parnakh et Serge Romov retournent en URSS : ce dernier sera emprisonné et mourra en 1939. Boris Poplavski range ses poèmes dadaïstes dans un tiroir et se rapproche de la littérature émigrée reconnue. S'il existe une « génération passée inaperçue », c'est bien celle de ces avant-gardistes de la première heure.

3 – Écrivains français : une « non rencontre » ?

« S'est-on jamais douté qu'à côté des maîtres déjà célèbres, une nouvelle génération est venue faire ses débuts qui méritent toute notre attention » interroge Wsevolod de Wogt, l'organisateur des réunions du *Studio franco-russe* (1929-1931)⁴⁸. Ces rencontres, conçues dans l'esprit des *Décades de Pontigny* pour favoriser le rappro-

47. Bals de bienfaisance organisés Salle Bullier par Ilia Zdanevitch, secrétaire de l'« L'Union des artistes russes » à Paris : « Bal travestimental » (1923), « Bal banal » (1924), « Bal Olympique », « Bal de la Grande Ourse », (1925), « Bal des deux Dianes » (1926), « Bal fantastique » en l'honneur de Jules Verne (1929).

48. *Le Studio Franco-russe*, textes réunis et présentés par Leonid Livak, éd. de Gervaise Tassis, Toronto, Toronto Slavic Quarterly, 2005, p. 556.

chement et les échanges entre écrivains russes et français et faire connaître la production littéraire de la jeune génération, n'apportèrent pas à celle-ci la reconnaissance escomptée.

La littérature russe, en dehors de Tolstoï, parfois Tourgueniev, Gogol, Tchekhov, mais surtout Dostoïevski, qui fait fureur à ce moment-là, est mal connue des lettrés français, constate Boris Zaitsev⁴⁹. Et, rendant compte de ces réunions, Youri Felzen souligne le malaise ressenti au contact de ses confrères français, pour la plupart persuadés que la littérature russe n'existe qu'en Russie soviétique⁵⁰. À son tour, Vladimir Weidlé déplore qu'au lieu de faire connaître les meilleurs écrivains de l'exil, on continue en France de traduire les œuvres d'auteurs soviétiques de deuxième, voire de troisième ordre⁵¹. L'intervention d'André Beucler, russophone proche des milieux émigrés et traducteur d'écrivains russes comme Fiodor Dostoïevski et Valentin Kataïev, est à cet égard éclairante. Séduit par « l'odeur de gaieté et de force » que dégage la littérature soviétique, il salue la naissance d'œuvres « correspondant avant tout au développement de l'entreprise politique et aux besoins essentiels du communisme ». Le romancier voit en Vladimir Maïakovski et Fiodor Gladkov les plus grands noms de l'art prolétarien, *Le Ciment* de Gladkov est « le premier roman véritablement unanime que l'on connaisse⁵² ». Le lecteur français ne disposait alors que du *Panorama de la littérature russe* de Vladimir Pozner, paru chez Kra en 1929, ouvrage tendancieux d'où la littérature émigrée est pratiquement absente.

Précisons qu'aucun « jeune » ne figure parmi les conférenciers. Gaïto Gazdanov parla brièvement de Gogol et de l'influence d'Edgar Poe en Russie au cours des débats suivant la première conférence du Studio franco-russe « sur l'inquiétude en littérature⁵³ ». Il intervint à nouveau, ainsi que Vladimir Pozner, Naoum Reïzini et Boris Poplavski, à la suite des exposés consacrés à Dostoïevski. La discussion suivant l'intervention de Wsevolod de Wogt sur « Quelques aspects du roman russe depuis 1918 » donna l'occasion à Vladimir Pozner et Ilia Zdanévitch, deux jeunes « prosoviétiques », d'attaquer violemment le conférencier : le milieu litté-

49. *Ibid.*, p. 579-580.

50. *Ibid.*, p. 574.

51. *Ibid.*, p. 561.

52. *Ibid.*, p. 302-305.

53. La première réunion eut lieu le 29 octobre 1929, avec une introduction de Wsevolod de Wogt et un exposé de Robert Sébastien sur « L'Inquiétude dans la littérature ».

raire russe émigré est un cimetière, au mieux, une armée de vieillards et d'enfants qui, en douze ans, n'a produit aucune œuvre considérable, seule existe la littérature soviétique.

Ces rencontres prirent fin en 1931, sans avoir permis aux jeunes écrivains de faire entendre leur voix, en dehors de quelques traductions publiées en revues. Pozner adhéra au PCF en 1932 et devint un écrivain français, Iliazd s'orienta vers les arts décoratif et typographique. L'intelligentsia française se montre alors de plus en plus favorable à la « grande expérience » en cours en URSS, la jeune littérature soviétique est publiée en traduction⁵⁴. Le groupe de *Čisla* tenta cependant de prolonger le dialogue franco-russe : à sa première soirée littéraire, consacrée à Vassili Rozanov et qui se déroula en français, assistèrent Drieu La Rochelle et Gabriel Marcel. Mais la soirée du 28 mars 1933, sur Gide et l'URSS – sujet épineux – vit s'affronter Dmitri Merejkovski et Paul Vaillant-Couturier, soutenu par un fort groupe communiste présent dans la salle aux côtés des émigrés. Cette confrontation mit fin à l'expérience.

IV. L'Autre Patrie

1 – *Le Choix de la langue*

Après la révolution, c'est l'Occident où les émigrés sont rejetés qui devient périphérie par rapport à la patrie perdue, promue au rang de centre du monde. Cette nouvelle rupture historique amène une quasi-sacralisation de la langue russe, porteuse de l'essence de la « russité », garante de la transmission intergénérationnelle de la culture et de la mémoire. La crainte est grande de voir la nouvelle génération adopter le français pour sortir de l'anonymat et élargir son lectorat.

Le porte-parole de la jeune génération, Boris Poplavski, résume le credo commun dans son article programmatique, « Du côté de *Tchisla* » :

C'est dans *Tchisla* que, pour la première fois, a pris fin le terrorisme politicien de l'émigration, et ainsi la nouvelle littérature, enfin débarrassée de l'insupportable hypocrisie des acteurs de la vie sociale, a pu respirer plus librement [...]. C'est en russe que nous voulons écrire,

54. *Le Train blindé* de Vsevolod Ivanov en 1922, *Les Défricheurs* de Chokhov en 1923 suivis de *L'Année nue* de Boris Pilniak et de *Nous autres* d'Evguénii Zamiatine.

c'est de la Russie que nous voulons parler, mais comme nous l'entendons et sans en demander la permission à qui que ce soit⁵⁵.

Comme la plupart des jeunes prosateurs, sauf le dramaturge Arthur Adamov et le « renégat » Vladimir Pozner, Boris Poplavski écrira en russe, en dehors de quelques poèmes en français et d'une tentative inaboutie de roman. G. Adamovitch, qui écrivait un français admirable, souligne les dangers d'un style « prêt-à-porter » et précise :

On ne possède vraiment qu'une seule langue : celle qu'en somme on n'a jamais apprise. Je parle français depuis mon enfance et pourtant je souffre toujours du manque d'intuition qui me ferait saisir la nuance de la phrase et la valeur ou le poids des mots employés⁵⁶.

Le débat sur la langue se double d'un débat sur la possibilité même d'écrire en diaspora, posant ainsi la question de la survie d'une littérature nationale en exil.

2 – L'Avant-garde de l'occidentalisme russe

Les paysages et les habitants de l'Occident pouvaient se rencontrer dans la littérature russe émigrée, mais c'était un regard russe que les écrivains portaient sur leur environnement, ils ne représentaient pas l'Occident comme des Occidentaux⁵⁷.

Attitude que dénonce Poplavski, pour qui la Russie du symbolisme est déjà « de l'histoire sainte ancienne » et l'œuvre de Bounine paraît marquée au sceau d'une simplification tragique. De plus, la tradition utilitariste, héritée du XIX^e siècle, encore vivace en émigration, amène à privilégier le contenu au détriment de la forme. Le danger est grand de transformer la société de l'exil en « conservatoire des antiquités ».

Vers 1930, les jeunes écrivains commencent à être parcimonieusement publiés dans des revues comme *Sovremennye Zapiski* (Annales contemporaines). On les critique pour leurs thèmes, trop modernes, pour leur état d'esprit, trop pessimiste, pour leur imitation de modèles occidentaux, pour leur méconnaissance de la langue russe. Déjouer la censure des pères, se forger une identité propre sera possible grâce à *Čisla* (1930-1934) qui refuse le primat

55. Boris Poplavskij, « Okolo Čisel » [Du côté de Tchisla], *Sobranie Sočinenij v trex tomax* [Œuvres en 3 vol.], *op. cit.*, t. III., p. 126.

56. G. Adamovitch, *op. cit.*, p. 27.

57. Jurij Ivask, « Pis'mo ob Emigracii » [Lettres sur l'émigration], *Mosty. Sbornik Statej k 50-letiju Russkoj Revolucii*, Munich, 1967, p. 174.

de la politique au profit de l'esthétique. La revue accorde une large place à la littérature française et européenne, rend compte de la vie culturelle en France et dans les autres centres de la diaspora, organise enfin des expositions auxquelles participent peintres et graphistes russes et français. « *Tchisla*, c'est l'avant-garde de l'occidentalisme russe », affirme Boris Poplavski, l'un de ses idéologues.

La « nouvelle littérature russe » qui naît là intègre les leçons de Proust, de Joyce et du surréalisme tout en revendiquant l'héritage de Dostoïevski et de Lermontov, le poète préféré des « Parnassiens », et se démarque ainsi du reste de l'émigration où règne le culte de Pouchkine. Cette littérature se veut témoignage, « document sur une âme », son héros est un jeune émigré dont la patrie n'est plus Moscou ou Saint-Petersbourg, mais le boulevard Montparnasse, cadre du roman de Nicolas Otsoup, *Béatrice en enfer*⁵⁸, des romans de Serge Charchoune comme de ceux de Boris Poplavski.

3 - L'Heure des bilans

Čisla cesse de paraître en 1934, faute de moyens. L'année suivante disparaît Boris Poplavski. Le « tsarévitch de Montparnasse » n'avait réussi à publier qu'un seul recueil de poésies ; il en laissait sept, ainsi que deux romans partout refusés, malgré ses multiples démarches. Censuré de son vivant, il le fut encore après sa mort. Sa popularité de brillant causeur et de « maître à penser » dans les cercles restreints de Montparnasse suffit-elle à en faire un auteur à succès ?

En 1936, l'article de Gaïto Gazdanov sur « la jeune littérature de l'émigration » relance une polémique déjà ancienne. En termes qui semblent empruntés à V. Pozner, il affirme :

À condition de refuser d'emblée tous les jugements et affirmations *a priori* sur une soi-disant « mission de l'émigration russe », aussi prétentieuse qu'infondée, force est de constater qu'en seize années d'exil, il n'est apparu aucun jeune écrivain de talent⁵⁹.

Ce thème, repris par Marc Aldanov et Vladimir Varchavski, est omniprésent dans les nombreux comptes-rendus et articles qui saluent la même année la parution de l'anthologie *Jakor'* (L'Ancre) éditée par Guéorgui Adamovitch et Mikhaïl Kantor, la première et

58. Nicolas Otsoup, *Beatrice v Adu*, Paris, [s. éd.], 1939.

59. Gaïto Gazdanov, « O Molodoj Emigrantskoj Literature » [À Propos de la jeune littérature de l'émigration], *Sovremennye Zapiski* (Paris), vol. 60, 1936, p. 407.

la seule à paraître avant la guerre. Elle présente soixante-dix-sept poètes, dont trente et un sont des « Parisiens » de la jeune génération. La question de l'identité est au premier plan des discussions : Iouri Terapiano réfute l'accusation « d'occidentalisation » adressée aux jeunes poètes, tandis que de Prague, le critique Alfred Bem leur reproche d'avoir rompu le dialogue avec la Russie « d'avant » qu'avait maintenu la génération précédente dont les poèmes exprimaient la douleur de la séparation et le souci du destin de la patrie.

La parution de cette anthologie marque la fin d'une époque : les « pressentiments apocalyptiques » des jeunes poètes vont bientôt se réaliser. Boris Wildé, Gaïto Gazdanov, Guéorgui Adamovitch – alors âgé de 47 ans – iront défendre la patrie française quand la guerre sonnera le glas de cette génération qui fut « l'avant-garde de l'occidentalisme russe ». Ceux qui survivront pourront dire avec Adamovitch : « Il est impossible que la France me soit étrangère. Malgré tout » ; « C'est ici ta maison et ta patrie⁶⁰ ». Mais combien de ces poètes et prosateurs ont été reconnus comme tels par leur patrie d'adoption ? Combien, avant Nabokov, ont pu avoir une influence sur la littérature du pays d'accueil ? Les œuvres de nombre d'entre eux cherchent toujours leur éditeur. Est-il encore possible de parler d'une esthétique de la disparition ?

Université de Poitiers

60. Georges Adamovitch, *op. cit.*, p. 18 et 33.